

Amérique,  
pourquoi refuses-tu  
d'être noire ?



EDDY CHEVALIER

Amérique,  
pourquoi refuses-tu  
d'être noire ?

**ARMAND COLIN**

Maquette de couverture : Pierre-André Gualino  
Illustration de couverture : © LukeOnTheRoad / shutterstock.com  
Mise en pages : Nord Compo

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	---



© Armand Colin, 2023  
Armand est une marque de Dunod Éditeur  
11, rue Paul Bert 92240 Malakoff  
www.dunod.com  
ISBN : 978-2-200-63347-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Sommaire

Avant-propos.....	7
Chapitre 1 L'essence blanche de l'Amérique.....	17
Chapitre 2 Le scandale d'être noir .....	55
Chapitre 3 Œuvres au noir .....	71
Chapitre 4 Noires .....	129
Chapitre 5 Les vies noires comptent-elles vraiment ?.....	153
Conclusion .....	169
Bibliographie .....	175



## Avant-propos

Amérique,

Je ne suis pas ton fils, je le sais. J'aime à croire que je te connais quelque peu malgré tout. Par les livres, j'ai goûté l'aspérité de tes paradoxes. Ta littérature – obsédée par la Nature, la quête de soi, l'exploration, l'amitié masculine – oscille entre le portrait de l'homme juste et la descente dans la noirceur coupable de son âme. Le grand voyageur, le déraciné, le solitaire dans l'immensité de l'Univers : tes romans et tes poèmes regorgent de masques. Ils brillent, comme toi, tous ces loups. Je ne t'ai pas seulement lue, je t'ai aussi vécue. J'ai gratté le ciel de New York plus d'une fois, j'ai été abreuvé de Broadway, verdi par Central Park. Tu es ta propre Odyssée, Amérique : les sirènes new-yorkaises sont plus entêtantes que celles charmant Ulysse. Assommé par la grandeur de tes vacarmes, j'ai humé les hot-dogs et croisé Kanye West. J'ai pleuré en haut de l'Empire State Building. J'ai grimpé les rues himalayennes de San Francisco, inquiet il y a déjà bien des années du nombre grandissant de sans-abri qui les jonchaient. J'ai grelotté d'excitation à Chicago, essayé de ne pas mourir d'ennui à Boston, vibré d'euphorie à Miami. J'ai étudié à Berkeley où

les élèves, sirotant un café Starbucks en cours, « analysaient » un poème en expliquant qu'il leur rappelait leur jardin ou leur grand-mère. Le professeur les avait félicités pour leur pertinence. J'ai pris un bus Greyhound où les ongles de la conductrice étaient plus longs que la Route 66. J'ai visité la maison de la plus grande poétesse, Emily Dickinson, un jour où les oiseaux semblaient chanter ton hymne. L'Indiana m'a fait faire une dépression. J'ai fini au tribunal après avoir pris un sens interdit, payé six cents dollars une prise de sang. J'ai enseigné au Wabash College, une université exclusivement masculine. Pour intégrer une fraternité, il fallait se faire raser le crâne et se faire enchaîner à un de ses congénères pendant des jours. Je me souviens avoir demandé à un collègue quel intérêt pouvait bien avoir un lieu sans femmes, au XXI<sup>e</sup> siècle. Il m'avait rassuré, les yeux tout sourire : « Sans filles, les gars peuvent vraiment être eux-mêmes. » J'aurais dû lui acheter *La Servante écarlate* de Margaret Atwood... Bref, nous avons eu une liaison fascinante, Amérique. Ton odeur de grailon et de cannelle chatouille le cœur autant qu'elle prend à la gorge. Toutes les séries ingurgitées depuis mon adolescence, tu les as produites. Sans Aaron Spelling, je ne serais pas qui je suis. Ta musique m'a façonné. J'écrirais une trilogie sur Britney Spears si un éditeur validait le projet. Et ton cinéma... Mon Dieu, ton cinéma. Hitchcock par-ci, Disney par-là. Cameron, Spielberg, Eastwood, Kubrick, Nolan, Wachowski, Bigelow, DuVernay. Hollywood, peuplé



de monstres, a accouché de bien des merveilles. J'ai appris ta langue mélodieuse et malléable, je l'enseigne depuis quinze ans. Je t'ai disséquée dans ma thèse pour mieux te comprendre. J'ai tenté de te psychanalyser. Il n'a pas été simple, pour toi qui t'étires sur 4517 kilomètres d'est en ouest, de t'allonger sur le divan. Je te connais donc un peu. Ton imaginaire m'a construit malgré moi. Mes névroses, je crois, sont américaines.

On m'a pourtant conseillé de ne pas écrire ce livre. Un ami américain rencontré il y a presque vingt ans dans un endroit peu fréquentable m'a dit : « Aux États-Unis, avec un livre pareil, tu serais *cancelled*. » Il est allé à Harvard, est depuis peu millionnaire, est payé des fortunes pour conseiller les hommes et les femmes politiques. Il sait apparemment de quoi il parle. *Cancelled* : mis au ban, ostracisé. Nombreux sont ceux, comme lui, qui m'ont dissuadé d'écrire sur un sujet pareil. Un Français blanc qui écrit sur les Noirs aux États-Unis ? Quel intérêt ? Impossible d'être pris au sérieux, presque ridicule. Un projet à avorter d'urgence. Qui suis-je pour parler d'un drame qui n'est pas le mien ? Le Blanc dans toute son horreur. Bonjour le néo-colonialiste. Je vous expliquerais donc, moi qui fais partie du problème, la solution ? Et je commencerais en plus par vous raconter ma vie de petit privilégié à l'empreinte carbone plus que douteuse ?

Ma plume ne souhaite pourtant pas se taire. Impossible, bien sûr, de décréter que les couleurs de

peau n'existent pas, que je ne les vois pas, qu'elles n'ont aucune importance. Ce serait nier la réalité, ignorer les inégalités passées et présentes. Insulter l'histoire et fermer les yeux sur l'hostilité évidente. Les faits ne mentent pas : les Afro-américains ont deux fois et demie plus de risques que les Blancs d'être tués par la police. Un sur mille trouvera la mort sous les coups des forces de police. Cinq actes racistes attendent chaque adolescent par jour. Faut-il pour autant se sentir coupable et castrer son stylo ? La culpabilité est parfois une belle façon de ne pas agir. Écrire ce livre, ce n'est pas s'approprier la souffrance d'un autre. Est-ce faire preuve d'une condescendance inacceptable ? S'aventurer là où ma blancheur n'a aucun droit et aucune légitimité ? Je ne suis pas noir, je ne peux pas me mettre à cette place, je ne comprendrai jamais la situation... Cette litanie m'interpelle. Elle signifierait que ma couleur de peau me limite, que toute connexion émotionnelle et intellectuelle m'est interdite. N'en sommes-nous pas arrivés là justement parce que les Blancs, dans leur grande majorité, n'ont pas osé prendre la parole sur le sujet ? Parce qu'ils ont créé et bénéficié d'un système scindant l'humanité en deux, les uns exploitant, détruisant et humiliant les autres ? Ne puis-je pas être humaniste, même si un peu utopiste ? Faut-il vraiment m'interdire de parler ? Faut-il vraiment abdiquer et refuser d'éduquer ? N'est-ce pas contre-productif, voire absurde, de museler celles et ceux qui aimeraient comprendre et aider ?

Bien sûr, on peut voir dans ma tirade l'exemple parfait de la « blancheur scandalisée », lorsque le

Blanc monte sur ses grands chevaux quand on lui confisque pour une fois la parole sur un sujet qu'il ne peut maîtriser. En 2020, avec son best-seller *American Dirt*, l'auteure américaine Jeanine Cummins se vit violemment critiquée. Blanche, elle eut le malheur d'écrire sur deux migrants mexicains, une mère et son fils. Sacrilège : l'auteure n'est ni mexicaine ni migrante. Seulement blanche. On qualifia son livre de *trauma porn*, un récit d'exploitation voyeuriste et sensationnaliste des malheurs des opprimés. Tournée promotionnelle annulée, Oprah Winfrey bien embarrassée d'avoir choisi le livre dans son sacro-saint *Book Club*. Jeanine Cummins dut rassurer les critiques avec un argument-massue : « Oui, j'ai une grand-mère portoricaine. » Contrite, elle expliqua qu'elle avait écrit un roman, une œuvre de fiction qu'elle aurait souhaité être un pont. Ultime reniement de rigueur, elle finit elle-même par déclarer : « J'aurais aimé que quelqu'un à la peau un peu moins blanche ait écrit *American Dirt*. »

Ne pas souhaiter adopter la position du Blanc qui interprète l'art noir américain, est-ce une preuve d'intelligence émotionnelle, une empathie qui se veut politique ? Ou est-ce plutôt mettre son cerveau en berne ? Je peux et je dois réviser ma mentalité blanche pour comprendre qu'il n'y a pas les Noirs d'un côté et les Blancs de l'autre parce que « c'est comme ça ». Les représentations mentales sont bien plus imbriquées qu'on ne le pense. Les regards se colorent les uns les autres. Tes Noirs, Amérique, ont

été conditionnés à être ce qu'ils sont. Il faudrait démêler le vrai du faux, le blanc du noir, pour savoir de quelle couleur sont les mensonges. Que vaudrait un procès où seules les victimes peuvent parler ? Parler des Afro-Américains n'est pas forcément s'approprier leur voix et les rendre invisibles. Attention à l'identitarisme aveuglant. Cela me rappelle un roman récent : *Le Voyant d'Étampes* d'Abel Quentin (2021). Le personnage principal, Jean Roscoff, universitaire décrépi se définissant lui-même comme « une promesse non tenue », juge bon d'écrire un essai sur un poète américain (imaginaire) sans mentionner qu'il est noir. L'auteur démolit le « wokisme », cette idéologie progressiste qui vise à redresser inégalités et injustice dues au racisme, au sexisme, à l'homophobie. Roscoff, ayant « déracisé » son poète noir, sera insulté, harcelé, *cancelled*, menacé de mort. Une des nombreuses critiques adressées à ce pauvre homme, qui pensait pourtant qu'il n'était pas raciste, est que l'on ne doit pas dire « afro-américain » mais « africain-américain » car « afro- » réduit et minimise l'appartenance au continent américain. Une citation du roman, à méditer :

« [...] Le degré de sensibilité des gens était devenu tel qu'il fallait peut-être renoncer à toute vie en société, et vivre chacun tanqué chez soi et ne sortir que pour de brèves interactions avec des gens triés sur le volet, des gens qui utilisent les mêmes mots que vous et leur attribuent exactement le même sens, pour être sûr de ne jamais être blessé, puisque c'était devenu l'obsession de notre époque de petites choses geignardes et

souffreteuses et désireuses d'assurer leur sécurité émotionnelle, de ne jamais, JAMAIS, être confronté à un mot qui puisse heurter leur sensibilité. »

L'immense Philip Roth avait déjà évoqué le sujet avec son roman *La Tache* en 2000. Le personnage, un ancien doyen d'université et professeur de lettres classiques, était lui aussi ostracisé pour avoir utilisé un mot apparemment raciste désignant deux élèves afro-américains absentéistes...

Pardonne mes digressions, Amérique. Tu commences à voir que ce sujet me tient à cœur, même si je suis blanc. On pourra s'interroger, peut-être, sur mes motivations. S'intéresser aux inégalités peut aussi venir de blessures intimes, d'une appartenance à une autre minorité. Du triste constat que le regard violent de l'autre toujours nous façonne. N'oublie pas, Amérique, que tu es née anglaise. Je te propose de retrouver un instant un des monuments de ta préhistoire : William Shakespeare. Pour penser joliment, pour comprendre nettement, il faut lire Shakespeare. *Othello* : une belle façon de réfléchir à quoi nous destine notre peau. Othello est noir, mais la vraie noirceur est celle du vil Iago, qui l'empoisonne avec ses doutes et qui lui fera, par jalousie, tuer sa chère Desdémone dans un lit vénitien. Othello, militaire droit et respecté, ne devient un monstre que lorsqu'il croit aux propos des autres.

« Un des aspects du sentiment de supériorité des Américains blancs est de croire qu'ils ont si peu à apprendre », a écrit Martin Luther King. Le présent

ouvrage est mon apprentissage. Non pas une appropriation culturelle, mais une exploration de tes turpitudes, Amérique. Mon regard sera forcément limité, étroit. Je cherche avant tout à combattre la stupidité, l'illogisme, le déni. Les généralités, les stéréotypes sont la première cible à abattre de n'importe quel pédagogue, quel que soit le sujet. Une réflexion critique s'impose : 90 % des richesses de ton pays sont détenues par les Blancs. D'après un article du *Washington Post* (4 juin 2020), le fossé économique entre les Noirs et les Blancs aux États-Unis était aussi grand en 2020 qu'en 1968. Les Noirs sont dix fois plus pauvres que les Blancs. J'aimerais comprendre pourquoi tu as fait des Afro-Américains des « affreux américains ». Par quels rouages, par quelles ruses. La suprématie blanche est dite « systémique » parce qu'elle est chez toi partout et fondatrice. Une idéologie propagandiste qui s'enracine dans les mythes de ton origine. Le racisme n'est bien évidemment pas l'apanage des néo-nazis. Les Blancs, baignés de leur supériorité, n'arrivent pas toujours à voir le monstre qu'ils ont créé : leur aura privilégiée est invisible. Cela ne veut pas dire que tous les Blancs sont racistes, mais le manque de courage et l'apathie du plus grand nombre permettent aux inégalités de prospérer. Un regard neuf sur l'histoire, est-ce assez pour te délivrer de tes non-dits ? Qui mettra un terme à l'ignorance historique ? Qui rhabillera ta mythologie ? Comment cesser de proclamer sans valeur les actes, les propos et les pensées des filles et des femmes noires ?

Que dis-tu, Amérique, de tes Noirs, même quand tu te tais ?

Ma blancheur refuse d'être féroce, et le fait de ne pas être Américain me protège d'un patriotisme inné qu'il me faudrait désapprendre. Ma distance me fait *de facto* prendre un recul pour le moins nécessaire. Un pas de côté pour ne pas me voiler la face. Pour éviter de croire que des slogans comme « *Make America Great Again* » ont un sens. As-tu jamais été *great*, Amérique ? Économiquement, indubitablement... Ton A initial ? Moins celui de Adulée que celui de Âcre ou de Amère, pour la façon dont tu traites certains de tes citoyens. Celui de Abîmée. Même les Américains les plus critiques envers toi ne sortent jamais vraiment de ton emprise. L'attachement résiste au vitriol. L'illuminé Allen Ginsberg, poète fou fondateur de la *Beat Generation*, t'aimait d'autant plus qu'il te détestait. Il avait beau décrire ton drapeau ainsi dans *Howl* (1956) : « Ô ! Trauma étoilé de la miséricorde », il était tout de même patriote. L'envers de toi, c'est encore toi. Peut-être que les Afro-Américains – parce que « Afro-Américain » est malheureusement historiquement un oxymore – peuvent sonder tes profondeurs d'une façon unique. En s'extrayant vraiment de toi, en sortant de ta secte. Par leur existence et leur histoire, ils dynamitent ton Temple Solaire. Comment as-tu pu te construire sur les notions de liberté et d'émancipation, tes obsessions bibliques, et asservir autant certains de tes citoyens, jadis cheptel humain ?